

## 5/ Pire qu'un loup, le gabelou

Yvon n'est pas tranquille. La nuit dernière, le père a filé en Bretagne, contre la volonté de son épouse. Du lit d'Abel, qu'il occupe maintenant, le garçon les a entendus discuter tous deux. La mère suppliait son mari de ne pas se lancer dans une aventure qui risquait de les conduire à la Tour salée. Elle disait les noms d'un tas de faux-sauniers –c'est ainsi qu'on appelle les passeurs de sel breton- arrêtés par les gabelous. Des malins, pourtant, qui connaissaient les milles détours du bocage.

Discours inutile. Le père était décidé. Il se souvenait d'une adresse où acheter du sel à bon marché. L'ancien maître de Vaillant la lui avait donnée un jour, en échange d'un service. D'ailleurs il l'emmenait le chien. Il le chargerait du sel. En cas de malchance, les gabelous ne trouveraient rien sur l'homme, et avant de s'emparer de la bête, ils devraient courir !

Bref, le père est parti. Ce matin, la mère n'a pas caché sa folle inquiétude. Plutôt que d'attendre en se rongant les sangs, le garçon a préféré répandre le fumier. A travailler le temps passe plus vite.

Mais à mesure que ce temps passe, Yvon se persuade qu'il pourrait ne plus revoir son père. Les gabelous rôdent, plus nombreux dans la région qu'ailleurs, vu la proximité de la frontière de Bretagne. Des dizaines de brigades patrouillent jour et nuit, comme des loups acharnés à saisir leur proie. Pire encore, si un faux-saunier semble leur échapper, les gardes tirent dessus. Mort ou vif, il leur faut ce coupable qui leur rapportera une prime. On peut mourir pour quelques livres de sel dans le royaume de France.

Décidément, travailler n'est pas facile avec des idées aussi sombres

Dans la tête. Heureusement, Yvon en a terminé, et il peut au moins éprouver une satisfaction aujourd'hui : l'été prochain, on récoltera du blé. On en sème si rarement ! Mais cette terre est restée en jachère, autrement dit le père a choisi de n'y rien planter pendant un an. De cette façon, bien reposée puis bien fumée, elle donnera une bonne récolte. Alors, on aura de la farine blanche, et l'on fera du pain nourrissant. Cela changera du pain noir de seigle qui attend Yvon, ce soir comme tous les soirs.

La mère et les enfants mangent du bout des dents. Yvon se sèche devant la cheminée, car la pluie l'a pris sur le chemin. Le temps s'étire. En baillant, Brice demande si papa va rentrer bientôt.

« Pas tout de suite, tu dois dormir maintenant » dit la femme.

Yvon aimerait lui donner du courage, mais les mots ne feraient pas revenir l'absent plus vite. Où erre-t-il à cette heure dans la nuit noire ? Le vent souffle. On guette un signe, un bruit de pas. Prudence s'est assise devant le rouet, silencieux ce soir. Elle fait glisser entre ses doigts les grains du chapelet en murmurant des prières.

Et soudain, l'horreur : un coup de fusil, suivi d'un autre, d'un troisième... La mère se redresse, le chapelet lui échappe. Yvon s'élançait vers elle, lui prend les mains. Des voix, des cris, pas très loin...

Puis une galopade, un grattement violent à la porte. Yvon se précipite, ouvre : Vaillant s'engouffre et semble tout de suite chercher où se cacher. Un gros sac est lié sur son dos. L'instant d'après, le père surgit à son tour.

« Le chien... emmène le chien... » commande-t-il, hors d'haleine.

Yvon réagit sur-le-champ :

« Vaillant, avec moi ! »

Tous deux bondissent au-dehors, plongent dans la nuit vers la haie proche. Ils ont disparu.

Le père a refermé la porte derrière eux.

« Du calme, Prudence, aie l'air naturel, tourne ton rouet. »

Il se plante devant la cheminée, attendant l'arrivée de ses poursuivants. Ils ne tardent pas. Des coups de crosse s'abattent sur la porte.

« Ouvrez, bandit, on sait que tu es là ! »

Le plus calmement qu'il peut, Thomas s'exécute.



Trois gabelous se ruent dans la pièce, l'entourent. Le plus jeune qui dit s'appeler Pallu, le presse.

« Le sel, où as-tu caché le sel ? »

- Quel sel ? demande Thomas en prenant un air étonné.

- Tu t'es enfui, c'est que tu rapportais du sel !

- Je me suis enfui parce que j'ai entendu tirer, réplique le père. Vous restez sur place, vous, quand on vous tire dessus ? »

Un gabelou ricane grassement :

« Ha ! Ha ! Il fait le malin ! N'importe il n'a pas dû le cacher bien loin, on va vite le dénicher ! »

Toute la maison est mise sens dessus dessous, même Brice est jeté à bas du lit. On retourne sa couche. Pas un coin qui ne soit exploré. Les gabelous enragent.

Vous pouvez chercher, leur dit Thomas, je ne fais pas le faux-saunier. Pourquoi vous acharner contre moi ?

- Parce que l'autre jour, au grenier de Saint-Aignan, tu as eu les mots de quelqu'un qui n'hésiterait pas à aller chercher du sel en Bretagne. Quand je t'ai repéré tout à l'heure - c'est le lieutenant qui parle - j'ai compris d'où tu venais.

- Mille excuses, lieutenant, je rentrais des champs, j'y ai travaillé très tard. Il le faut, je suis pauvre.

- Mon mari a étalé du fumier toute la journée, intervient la mère. Allez-y voir, il sera encore tout frais sur la terre. »

Les gabelous se regardent. Pour qui les prend-elle ?

« Est-ce qu'on a des têtes à renifler le fumier, la bonne femme ? » se fâche l'un.

Mais le lieutenant pointe soudain le doigt vers Brice, réfugié dans les jupes de sa mère.

« Tu n'as pas que ce petit ? »

- Non, un grand, milicien depuis deux jours. Plus un autre qui doit se trouver par là... avec les bêtes, je suppose.

- Tu supposes ! Appelle-le donc ! »

Le père reste calme. Il va sur le seuil et crie dans la nuit le nom d'Yvon, plusieurs fois.

Au troisième appel, le garçon arrive, Vaillant dans les jambes. Le sac n'est plus sur le dos du chien. Yvon lance :

« Tout va bien, papa, je fermais l'étable... Mais on a tiré. Sur qui ? J'ai entendu des coups de fusil... »

Le lieutenant regarde l'enfant droit dans les yeux :

« On joue bien la comédie, dans cette maison. Et en plus, on a un chien !

- Ce n'est pas interdit ! se défend le père.

- Prenez garde, tous, prenez garde, répète le lieutenant en invitant d'un geste furieux ses hommes à le suivre. Rappelez-vous qu'une autre chose n'est pas interdite : que je revienne ! »

## 6/ Une réunion sans pareille.

**A** de petits signes qu'ils lisent dans la nature, les paysans savent dire comment sera l'hiver. La couleur des mousses, l'épaisseur des brumes du matin, un vol d'oies sauvages dans le ciel, ces riens leur parlent. Dès la mi-novembre ils ont su que cette année le froid frapperait fort. Mais de mémoire d'homme ils n'ont jamais connu un gel aussi long.

Etangs et rivières se sont pris dans les glaces. Des arbres ont éclaté. Des renards, des loups même sont venus rôder autour des closeries. Depuis trois mois, la terre est dure comme caillou. Impossible de labourer.

Chez les Collineau, on grelotte en se demandant si l'on aura encore le temps de mettre les champs en culture. Comme chaque matin, Thomas se plante sur le seuil de sa maison, les yeux au ciel. Il grimace. Rien ne semble annoncer un radoucissement.

« Allons, au taillis, le diable nous tient toujours ! » crie-t-il à travers la porte.

L'appel s'adresse à Yvon, qui sort et va chercher Vaillant. Père et fils s'en vont récolter du petit bois mort, le seul dont le comte de Villate autorise le ramassage sur ses terres.

Alors que tous deux patinent sur l'Araize gelée, en aval du moulin de Virebouton, ils s'entendent appeler :

'Ohé, les Collineau ! »

Marius Bigodet, le meunier, leur fait des signes pour qu'ils s'approchent.

« Tu te sens seul, Marius ? lui demande Thomas. T'as du temps de libre, hein, avec ta roue de moulin coincée !

- Te moque pas, rétorque l'autre, il y aura moins de farine, conséquence....

- Elle sera plus chère. Ouais, tout est cher, Marius, on n'y arrive plus. Je n'ai pas encore payé un sou de gabelle, figure-toi. »

Le meunier prend la mine de quelqu'un qui, justement, aurait une solution.

« Je rentre de Saint-Aignan, dit-il avec précipitation, il faut que tu saches. Demain, à midi, il y a une réunion pour les Etats généraux.

Tu as entendu parler des Etats généraux ? »

Thomas réfléchit un instant, puis hoche la tête. Il se rappelle ce qu'à dit Leclerc, le colporteur, le jour où Abel a pris son service dans la milice. Le roi veut changer les choses, paraît-il.

« Où, ta réunion ? demande le paysan.

- La chose se passera au cabaret Soulvache. On sera entre nous, pas de nobles, pas de curés ! Viens donc, tu ne me feras pas croire que tu n'as rien à réclamer ? »

Il y serait allé plutôt deux fois qu'une, Thomas, au cabaret Soulvache ! Celui-ci ressemble à une ruche bourdonnante. Des paysans, des ouvriers tisserands, des ardoisiers s'y interpellent bruyamment. Yvon se réjouit que son père n'ait fait aucune difficulté pour lui permettre d'assister à une réunion comme jamais Saint-Aignan n'en a connu. Perché sur un tabouret pour mieux y voir, il reconnaît quantité de figures : le meunier Bigodet, bien sûr, le forgeron Rougé, de Beaumont, les deux frères Parent, sabotiers à Louvaines, et Letournier, boucher ici, à Saint-Aignan. En revanche, d'autres visages lui sont inconnus. Par exemple ceux des deux hommes habillés en bourgeois qui discutent au fond de la salle. L'un se tient debout, l'autre assis derrière une table où sont installées des feuilles, à côté d'une plume et d'un encrier. Yvon se penche à l'oreille de son père pour savoir si lui les connaît.

« Celui qui va écrire, oui, c'est Guillaume Tézé, un commis de l'ardoisière des Carreaux, près d'Avrillé. Il a l'habitude de manier la plume ! L'autre ma foi...

- .... Se nomme Kermasson, Joseph Kermasson, un avocat, leur apprend un voisin. Il exerce à Angers, mais ses parents sont du pays. C'est lui qui a décidé cette réunion. »

Yvon se dit qu'avocat, au moins l'homme va savoir parler... s'il parvient à faire cesser le brouhaha qui grandit. On ne s'entend plus.

Sur ce, les douze coups de midi sonnent à l'église.

Joseph Kermasson n'attendait que ce moment, car il se met à frapper sur la table en demandant le silence. Sa voix d'avocat s'impose vite, les discussions s'éteignent. Chut ! Ecoutons !

« Mes amis, commence l'homme, merci d'avoir répondu à mon appel. Mais vous devez savoir que vous répondez d'abord à votre souverain, Louis XVI, roi de France, qui veut connaître les doléances de tous ses sujets...

- Les quoi ? coupe une voix. Parlez clair, monsieur l'avocat, nous, on n'a pas votre instruction !

- On saura quand même dire les choses ! » ajoute alors le boucher Letournier.

« Vos doléances, c'est l'ensemble de vos plaintes et de vos souhaits. Vous allez les dire librement, sans peur, comme vous les dites dans vos villages et vos hameaux. Monsieur Tézé, ici présent, se chargera de les noter et d'en faire le cahier de doléances de Saint-Aignan.

- Qui le portera au roi, ce cahier ? demande un homme. Je ne m'y vois guère, moi...

- Partout en France, on en rédige de semblables, répond l'avocat. Au total, cela fait beaucoup, bien sûr. Il est donc prévu de

regrouper les demandes par région. Si vous voulez, je me chargerai de porter le votre à Angers...

Vraiment, personne dans la salle ne se sent de taille à se rendre dans la grande ville, d'autant qu'ensuite il faudra aller à Paris ou à Versailles, auprès du roi, comme continue de le préciser Joseph Kermasson.

« Et bien mes amis, enchaîne l'avocat, merci pour votre confiance. N'attendons pas davantage. Quelles sont vos doléances ? »

Cette question produit l'effet d'une vanne qu'on ouvre pour libérer une eau prisonnière. De tous les coins de la salle, un seul mot jaillit : la gabelle !

- A bas la gabelle !

- A mort les gabelous ! »

Cris du coeur...

